

L'HIVER ET LE ROITELET

F-M. Luzel - Contes Populaires de Basse-Bretagne - III p 521

Au temps jadis, — il y a longtemps, bien longtemps de cela, — il s'éleva, dit-on, une dispute entre l'Hiver et le Roitelet. Je ne sais pas bien à quel propos.

— J'aurai raison de toi, petit ! disait l'Hiver.

— Peut-être ; nous verrons bien, répondit le Roitelet.

Et il gela à pierre fendre, la nuit après.

Le lendemain matin, l'Hiver, voyant le Roitelet joyeux et pimpant, comme d'ordinaire, fut étonné et lui demanda :

— Où étais-tu, la nuit passée ?

— Dans la buanderie, où les lavandières fout la lessive, répondit-il.

— C'est bien, cette nuit, je saurai où te trouver.

Et il fit si froid, cette nuit-là, que l'eau gelait sur le feu.

Mais le Roitelet n'était pas où il gelait, et l'Hiver, le retrouvant, le lendemain matin, gai et chantant, lui demanda :

— Où donc étais-tu, la nuit dernière ?

— Dans l'étable aux bœufs, répondit-il.

— Bon ! tu auras de mes nouvelles, cette nuit, sois-en sûr.

Et il fit si froid et il gela si dur, cette nuit-là, que la queue des bœufs colla à leur derrière. Mais, le Roitelet sautillait et chantait encore, le lendemain matin, comme au mois de mai.

— Comment ! tu n'es pas encore mort ? lui demanda l'Hiver, étonné de le revoir ; où donc as-tu passé la nuit ?

— Près des nouveaux mariés, dans leur lit.

— Voyez donc où ! Qui aurait songé à l'aller chercher là ? Mais, tu n'y perdras pas pour attendre et, cette nuit, j'en finirai avec toi.

— C'est ce que nous verrons bien ! Et il se mit à chanter.

Cette nuit-là, il gela si fort, si fort, que le lendemain matin, on trouva le mari et la femme morts de froid, dans leur lit.

Le Roitelet s'était retiré au trou d'un mur, près du four d'un boulanger, et là, le froid ne l'atteignit pas^[1]. Mais, il y rencontra une souris, qui cherchait aussi la chaleur, et il s'éleva une dispute fort vive entre eux. Comme ils ne purent pas s'entendre, pour vider le différend, il fut convenu qu'une grande bataille aurait lieu, dans la huitaine, sur la montagne de Bré, entre tous les animaux à plumes et les animaux à poil du pays. Avis en fut donné de tous côtés, et, au jour convenu, on vit tous les oiseaux du pays prendre leur volée vers la montagne de Bré ; les oies, les canards, les dindons, les paons, les poules et les coqs des basses-cours, les pies, les corbeaux, les geais, les merles, etc., prenaient tous cette direction, à la file les uns des autres, et aussi les chevaux, les ânes, les bœufs, les vaches, les montons, les chèvres, les chiens, les chats, les rats et les souris, et personne ne pouvait les en empêcher. Le combat fut acharné et avec des chances diverses. Les plumes volaient en l'air, les poils jonchaient le sol, et c'était partout des cris,

des beuglements, des mugissements, des hennissements, des braiements, des miaulements... C'était épouvantable !

Les animaux à poil allaient enfin l'emporter, quand arriva aussi l'Aigle, qui était en retard. Il se jeta dans la mêlée et, partout où il passait, il abattait et éventrait tout. Il ramena promptement l'avantage du côté des siens.

Le fils du roi assistait au combat, à la fenêtre de son palais. Voyant que l'Aigle allait tout exterminer, comme il vint à passer au ras de sa fenêtre, il lui porta un coup de sabre et lui cassa une aile, si bien qu'il tomba à terre. La victoire resta dès lors aux animaux à poil, et le Roitelet, qui avait combattu comme un héros, fit entendre son chant de triomphe, au sommet du clocher de la chapelle de saint Hervé, que l'on voit encore sur le haut de la montagne.

L'Aigle, blessé et ne pouvant plus voler, dit au fils du roi :

— A présent, il te faudra me nourrir, pendant neuf mois, de chair de perdrix et de lièvres.

— Je le ferai, répondit le prince.

Au bout des neuf mois, quand l'Aigle fut guéri, il dit au fils du roi :

— A présent, je vais retourner chez ma mère, et je désire que tu viennes avec moi, pour voir mon château.

— Volontiers, répondit le prince, mais comment y aller ? Toi, tu voles dans l'air, et je ne pourrais te suivre, ni à pied ni à cheval.

— Monte sur mon dos.

Il monta sur le dos de l'Aigle, et ils partirent, par-dessus les bois, les plaines, les monts et la mer.

— Bonjour, ma mère, dit l’Aigle en arrivant.

— C’est toi, mon cher fils ? Tu as fait une longue absence, cette fois, et j’étais inquiète de ne pas te voir revenir.

— J’ai été bien malade, ma pauvre mère ; — et lui montrant le prince : — Voici le fils du roi de la Basse-Bretagne, qui vient vous faire visite.

— Un fils de roi ! s’écria la vieille, c’est un morceau délicat, et nous en ferons un bon repas.

— Non, ma mère, vous ne lui ferez pas de mal ; il m’a bien traité, pendant neuf mois que j’ai été malade chez lui, et je l’ai prié de venir passer quelque temps avec nous, dans notre château ; il faut lui faire bon accueil.

L’Aigle avait une sœur, qui était très belle, et le prince en devint amoureux, dès qu’il la vit. Cela ne plaisait pas à l’Aigle ni à sa mère non plus.

Un mois, deux mois, trois mois,... six mois s’écoulèrent, et le prince ne parlait pas de retourner chez lui. La vieille en était très mécontente, si bien qu’elle dit à son fils que si son ami ne songeait pas à s’en aller, sans retard, elle l’accommoderait à une bonne sauce, et ils le mangeraient à leur repas.

L’Aigle, voyant cela, proposa au prince une partie de boules dont l’enjeu devait être la vie de celui-ci, s’il perdait, et la main de sa sœur, s’il gagnait.

— C’est entendu, dit le prince ; où sont les boules ?

Et ils se rendirent dans une avenue de vieux chênes, large et très longue, où se trouvaient les boules. Hélas ! quand le prince vit ces boules-là !... Elles étaient en fer, et chacune d’elles pesait cinq cents livres. L’Aigle en prit une, et il la maniait, la jetait en l’air, très haut, et la recevait dans sa main, comme si c’eût été une pomme. Le pauvre prince ne pouvait seulement pas remuer la sienne.

— Tu as perdu et ta vie m'appartient ! lui dit l'Aigle.

— Je demande ma revanche, répondit le prince.

— Eh bien ! soit ; à demain la revanche.

Le prince va trouver la sœur de l'Aigle, les larmes aux yeux, et lui conte tout.

— Me serez-vous fidèle ? lui demande-t-elle.

— Oui, jusqu'à la mort ! répond-il.

— C'est bien ; voici ce qu'il faudra faire : J'ai là deux grandes vessies, que je peindrai en noir, de manière à les faire ressembler à des boules, puis je les mettrai parmi les boules de mon frère, dans l'avenue, et quand vous irez jouer, demain, vous aurez soin de prendre vos boules le premier et de choisir les deux vessies. Quand vous leur direz : — « Chèvre, élève-toi en l'air, bien haut, et vas en Égypte ; il y a sept ans que tu es ici, sans avoir mangé de fer^[2] ! » elles s'élèveront aussitôt en l'air, et si haut, si haut, qu'on ne pourra les apercevoir. Mon frère croira que ce sera vous qui les aurez lancées, et, ne pouvant en faire autant, il s'avouera vaincu.

Les voilà de nouveau dans l'allée aux boules. Le prince prend ses deux boules, c'est-à-dire les deux vessies, et se met à jongler avec elles, et à les lancer en l'air, aussi facilement que si c'eussent été deux balles remplies de son, et cela au grand étonnement de l'Aigle.

— Que signifie ceci ? se demandait celui-ci, avec inquiétude.

Il lance le premier sa boule, et si haut, qu'elle mit un bon quart d'heure à tomber à terre.

— Bien joué ! dit le prince ; à mon tour. Et il murmura ces mots tout bas :

*Gavr, kers d'as bro,
Ez out aman seiz bloaz 'zo,
Tam houarn na t'eus da zebri !...*

c'est-à-dire : « *Chèvre, retourne à ton pays ; il y a sept ans que tu es ici, sans avoir eu de fer à manger...* »

Aussitôt sa boule s'éleva en l'air, si haut, si haut, qu'on ne l'aperçut bientôt plus, et ils avaient beau attendre, elle ne retombait pas à terre.

— J'ai gagné ! dit le prince.

— Cela fait à chacun une partie ; demain, nous jouerons la belle, à un autre jeu, dit l'Aigle.

Et il s'en retourna à la maison en pleurant et alla conter la chose à sa mère.

— Il faut le saigner et le manger, dit celle-ci ; pourquoi attendre plus longtemps ?

— Mais, je ne l'ai pas encore vaincu, ma mère ; demain, nous jouerons à un autre jeu, et nous verrons comment il s'en tirera.

— En attendant, allez me chercher de l'eau, à la fontaine, car il n'y en a goutte, dans la maison.

— C'est bien, mère ; demain matin, nous irons tous les deux vous chercher de l'eau, et je porterai un défi au prince à qui en apportera le plus, dans un tonneau.

L'Aigle va trouver le prince et lui dit :

— Demain matin, nous irons à la fontaine prendre de l'eau à ma mère, et nous verrons qui de nous deux en apportera le plus.

— Très bien, répondit le prince, mais montre-moi les pots.

Et l'Aigle lui montra deux tonneaux de cinq barriques chacun : il en portait facilement un, rempli d'eau, sur le plat de chaque main, — car il était aigle ou homme, à volonté.

Le prince va encore trouver la sœur de l'Aigle, plus inquiet que jamais.

— Me serez-vous fidèle ? lui demanda-t-elle encore.

— Jusqu'à la mort, répondit-il.

— Eh bien ! demain matin, quand vous verrez mon frère prendre son tonneau, pour aller à la fontaine, dites-lui : — « Bah ! à quoi bon des tonneaux ? Laissez-moi cela là, et me donnez une houe, une pelle et une civière. » — Pourquoi ? demandera-t-il.— Pourquoi ? Mais pour déplacer la fontaine et l'apporter ici, ce qui sera bien plus commode, pour y puiser de l'eau, à volonté.

En entendant cela, il ira seul chercher de l'eau, car il ne voudra pas voir défaire sa belle fontaine, ni ma mère non plus.

Le lendemain matin, l'Aigle dit au prince :

— Allons prendre de l'eau à ma mère.

— Allons-y, répondit le prince.

— Prends ce tonneau, voici le mien ; — et eu même temps, il lui montrait deux énormes tonneaux.

— Des tonneaux ! à quoi bon ? pour perdre du temps ?

— Comment donc veux-tu apporter de l'eau ici ?

— Donne-moi tout bonnement une houe, une pelle et une civière.

— Pourquoi faire ?

— Pourquoi, imbécile ? Mais, pour apporter la fontaine ici donc, à la porte de la cuisine, afin de nous éviter la peine d'y aller si loin.

— Quel gaillard ! pensa l'Aigle ; puis il dit : — Eh bien ! reste là, j'irai seul chercher de l'eau à ma mère.

Ce qu'il fit, en effet.

Le lendemain, comme la vieille disait à son fils que le moyen le plus sûr de se débarrasser du prince était de le tuer, de le mettre à la broche, puis de le manger, l'Aigle répondit qu'il avait été bien traité chez lui, et qu'il ne voulait pas se montrer ingrat ; mais que, du reste, il allait lui imposer d'autres épreuves, d'où il aurait bien de la peine à se tirer à son honneur.

Et en effet, il dit encore au prince :

— Aujourd'hui, j'ai fait la besogne, tout seul, mais demain, ce sera aussi ton tour.

— Que faudra-t-il faire, demain ? demanda-t-il. — Ma mère a besoin de bois, pour faire du feu, dans sa cuisine, et il faudra abattre une avenue de vieux chênes qui est là, et les lui apporter, dans la cour, pour sa provision d'hiver, et tout cela avant le coucher du soleil.

— C'est bien, ce sera fait, répondit le prince, en simulant un air indifférent, bien qu'il ne fût pas sans inquiétude.

Il alla encore trouver la sœur de l'Aigle.

— Me serez-vous fidèle ? lui demanda-t-elle encore.

— Jusqu'à la mort, répondit-il.

— Eh bien ! demain, en arrivant dans la forêt, avec la hache de bois qu'on vous donnera, ôtez votre veste, jetez-la sur une vieille souche de chêne que vous verrez là, avec ses racines découvertes, puis frappez de votre hache de bois le tronc le plus voisin, et vous verrez ce qui arrivera.

Le prince se rend donc au bois, de bon matin, avec sa hache de bois sur l'épaule. Il ôte sa veste, la jette sur la vieille souche aux racines découvertes qu'on lui a désignée, puis il frappe de sa hache de bois le tronc de l'arbre le plus voisin, lequel s'abat aussitôt, avec un grand bruit.

— C'est bien, se dit-il ; si ce n'est pas plus difficile que cela, la besogne sera bientôt faite.

Il frappe ensuite un second arbre, puis un troisième, qui tombent aussi, au premier coup, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne restât plus un seul arbre debout, dans l'avenue.

Il s'en retourna alors tranquillement au château.

— Comment ! est-ce déjà fait ? lui demanda l'Aigle.

— C'est fait, répondit-il.

L'Aigle courut à son avenue, et quand il vit tous ses beaux chênes abattus à terre, il se mit à pleurer, puis il alla trouver sa mère.

— Hélas ! ma pauvre mère, je suis battu ! Tous mes beaux chênes sont à terre ! je ne puis lutter contre ce démon ; quelque puissant magicien le protège, sans doute.

Comme il faisait ainsi ses doléances à sa mère, arriva le prince, qui lui dit :

— Je t'ai vaincu, trois fois, et ta sœur m'appartient.

— Hélas ! oui, répondit-il ; emmène-la et va-t'en, vite.

Le prince emmena donc dans son pays la sœur de l'Aigle. Mais, celle-ci ne voulait pas l'épouser encore, ni même l'accompagner jusqu'à chez son père. Elle lui dit :

— Nous nous séparerons, à présent, pour quelque temps, car nous ne pouvons encore nous marier. Mais, restez-moi toujours fidèle, quoi qu'il arrive, et, lorsque le moment sera venu, nous nous retrouverons. Voici une moitié de mon anneau et une moitié de mon mouchoir ; gardez-les et ils vous serviront, au besoin, à me reconnaître, plus tard.

Le prince fut désolé. Il prit la moitié de l'anneau et la moitié du mouchoir et revint seul au palais de son père, où l'on fut heureux de le revoir, après une si longue absence. Quant à la sœur de l'Aigle, elle se mit en condition, chez un orfèvre de la ville, qui, par hasard, se trouvait être l'orfèvre de la cour.

Cependant, le prince oublia vite sa fiancée. Il devint amoureux d'une princesse venue à la cour son père, d'un royaume voisin, et le jour fut fixé pour leur mariage. On fit de grands préparatifs et de nombreuses invitations. L'orfèvre de la cour, qui avait fourni les anneaux et autres bijoux, fut aussi invité avec sa femme, et même la femme de chambre de celle-ci, à cause de sa bonne mine et de sa distinction.

Celle-ci se fit fabriquer par son maître un petit coq et une petite poule en or, et les emporta, dans sa poche, le jour des noces. Elle fut placée à table vis-à-vis des nouveaux mariés. Elle posa sur la table, à côté d'elle, la moitié de l'anneau dont le prince avait l'autre moitié.

La nouvelle mariée la remarqua et dit :

— J'en ai une toute semblable (son mari la lui avait donnée) !

On rapprocha les deux moitiés l'une de l'autre, et elles se rejoignirent et l'anneau se retrouva complet. Il en fut de même pour les deux moitiés de mouchoir. Tous les assistants témoignèrent de leur étonnement. Le prince, seul, restait indifférent et semblait ne pas comprendre. Alors la sœur de l'Aigle posa sur la table, devant elle, son petit coq et sa petite poule en or, et jeta un pois sur son assiette. Le coq croqua aussitôt le pois

— Tu l'as encore avalé, glouton ! lui dit la poulette.

— Tais-toi, répondit le coq, le prochain sera pour toi.

— Oui, le fils du roi me disait aussi qu'il me serait fidèle, jusqu'à la mort, quand il allait jouer aux boules avec mon frère l'Aigle.

Le prince dressa l'oreille. La sœur de l'Aigle jeta un second pois sur son assiette, et le coq le croqua encore.

— Tu l'as encore avalé, glouton ! répéta la poulette.

— Tais-toi, ma poulette, le premier sera pour toi.

— Oui, le fils du roi me disait aussi qu'il me serait fidèle, jusqu'à la mort, quand mon frère Aigle lui dit d'aller avec lui puiser de l'eau à la fontaine !

Tout le monde était étonné et intrigué ; le prince aussi était devenu très attentif. La sœur de Aigle jeta un troisième pois sur son assiette, et le coq le croqua comme les deux autres.

— Tu l'as encore avalé, glouton ! répéta la poulette.

— Tais-toi, ma gentille poulette, le premier sera pour toi.

— Oui, le fils du roi me disait aussi qu'il me serait fidèle, jusqu'à la mort, quand mon frère Aigle l'envoya abattre une grande avenue de vieux chênes, avec une hache de bois.

Le prince comprit enfin. Il se leva, et se tournant vers son beau-père, il lui parla de la sorte :

— Beau-père, j'ai un conseil à vous demander, j'avais un gentil petit coffret d'or, dans lequel était renfermé mon trésor. Je le perdis, et je m'en procurai un nouveau. Mais voilà que je viens de retrouver le premier, et j'en ai deux, à présent, lequel des deux dois-je conserver, l'ancien ou le nouveau ?

— Respect toujours à ce qui est ancien, dit le vieillard.

— C'est aussi mon avis, reprit le prince. Eh bien ! j'ai aimé une autre, avant votre fille, et je m'étais engagé envers elle ; la voici !

Et il alla à la servante de l'orfèvre, qui était la sœur de l'Aigle, et la prit par la main, au grand étonnement de tous les assistants.

L'autre fiancée, ainsi que son père, sa mère et ses parents et invités, se retirèrent, fort mécontents. Les festins, les jeux et les réjouissances n'en continuèrent pas moins, pour fêter le mariage du prince et de la sœur de l'Aigle.

Conté par Marguerite Philippe.

Décembre 1868.

Le débat entre l'Hiver et le Roitelet par lequel commence ce conte semble étranger à la fable principale et n'avoir été introduit que pour motiver le combat entre les animaux à poil et les animaux à plumes. Le reste du conte, — les épreuves du héros, son oubli de l'héroïne et la reconnaissance finale, — appartient à un thème très répandu et riche en variantes.

1. Dans une autre version, l'Hiver répond : — « Ah ! là, je ne puis pas mettre le nez, » et le conte est fini. Et en effet, ce qui suit semble être complètement étranger à ce début, qui forme un petit récit à part, comme il en existe plusieurs sur le roitelet.
2. Suivant ma conteuse, *aller en Égypte* signifie s'élever en l'air, voyager à travers l'air.

après lui. L'oiseau se posa alors sur l'épée, et aussitôt il devint un homme, le prince de Tréguier! Celui-ci, s'emparant aussitôt de l'épée, s'écria : « Holà! tout va bien! » Il abattit la tête de sa femme et celle de son mari, puis il retourna auprès du roi serpent, emmenant avec lui Souillon, qui était une princesse d'une beauté merveilleuse. C'était la plus jeune des trois filles du roi de Naples, que nous avons appelé jusqu'à présent le roi serpent.

Le vieux roi et ses trois filles se trouvaient ainsi délivrés de la puissance d'un méchant magicien qui les tenait enchantés depuis cinq cents ans.

Le prince de Tréguier fut alors marié avec la plus jeune des princesses, et il y eut à cette occasion des festins et des fêtes magnifiques.

Ce conte paraît, dans certaines parties, confus et incomplet. Je regrette de n'avoir pu en trouver jusqu'aujourd'hui une seconde version, pour le compléter.

L'HIVER ET LE ROITELET.

Pendant l'hiver, le Roitelet qui est, dit-on, le plus fin de tous les oiseaux, sait toujours s'y prendre de manière à n'avoir pas trop froid. L'Hiver le voyant tout joyeux et content, pendant que tous les autres oiseaux étaient tristes et malheureux, lui dit un jour qu'il avait gelé bien dur :

— Où étais-tu donc, la nuit passée ?

— Sous le toit de la maison où les servantes du manoir faisaient la buée, répondit-il.

— Fort bien, cette nuit je saurai bien arriver jusqu'à toi.

Et en effet, il gela si fort cette nuit-là, que l'eau gela sur le feu, dans la buanderie. Mais le Roitelet, prévenu, n'était plus là et l'Hiver, le voyant le lendemain matin gai et pimpant, à son ordinaire, fut étonné et lui demanda encore :

— Où étais-tu donc, la nuit passée ?

— Dans l'étable aux vaches, sous la queue d'une vache.

— Bon! tu auras de mes nouvelles cette nuit.

Et il fit si froid et il gela si dur cette nuit-là, que la queue des vaches se colla à leur derrière. Cependant le lendemain matin le Roitelet sautillait et chantait encore, comme en plein mois de mai.

— Comment tu n'es donc pas mort ? lui demanda l'Hiver, tout étonné de le revoir.

— Mort ? et pourquoi donc, s'il vous plaît ? répondit-il gaiement.

— Où donc étais-tu, la nuit passée ?

— Entre le nouveau marié et sa femme.

— Voyez donc où! Qui aurait songé à le trouver là? Mais n'importe, cette nuit je viendrai à bout de toi¹.

— C'est ce que nous verrons bien!

Et il se mit à chanter. Cette nuit-là il gela si fort, si fort, que le lendemain matin on trouva le mari et la femme collés l'un contre l'autre et morts de froid! Mais le Roitelet s'était retiré dans un trou de muraille, près du four d'un boulanger, et là il ne sentit pas le froid. Mais il y rencontra une souris qui cherchait aussi la chaleur, et il s'éleva une dispute entre eux, au sujet de la place, si bien que, pour vider le différend, ils convinrent que, dans huit jours, il y aurait une grande bataille sur la montagne de Bré, entre tous les animaux à plumes et tous les animaux à poil du pays. Avis en fut donné de tous les côtés, et, au jour convenu, tous les animaux à plumes et à poil du pays se trouvèrent au rendez-vous, et le combat commença, un terrible combat. Les animaux à plumes perdaient et allaient être écrasés, quand arriva l'Aigle qui rétablit les chances de leur côté. Partout où il passait il abattait et éventrait tout...

Le fils du roi assistait au combat, à la fenêtre de son palais, et, voyant que l'Aigle allait tout détruire, au moment où il passait au ras de la fenêtre, il lui porta un coup de sabre et lui cassa une aile, si bien qu'il tomba à terre. La victoire resta indécise. L'Aigle, blessé et ne pouvant plus voler, dit au fils du roi :

— A présent, il vous faudra me nourrir, pendant neuf mois, de chair de perdrix et de lièvres.

— Je le ferai, répondit le prince.

Au bout des neuf mois, quand l'Aigle fut guéri, il dit au fils du roi :

— A présent, je vais retourner chez ma mère et je désire que tu viennes avec moi, pour voir mon château.

— Volontiers, répondit le prince.

Et il monta sur le dos de l'Aigle, et ils partirent².

L'Aigle avait une sœur et le prince devint amoureux d'elle, dès qu'il la vit. Cela ne plaisait pas beaucoup à l'Aigle, ni à sa mère. L'Aigle proposa au prince une partie de boules dont l'enjeu devait être la tête de celui-ci, s'il perdait, et la main de sa sœur, s'il gagnait. Le prince accepta. Mais les boules étaient de cinq cents livres chacune et le pauvre prince ne pouvait seulement pas les remuer, de sorte que l'Aigle gagna facilement.

¹ Dans une autre version, l'Hiver répond : « Ah! là, je ne puis pas mettre le nez. » Et le conte est fini. Et en effet, ce qui suit paraît complètement étranger à ce débat, qui forme un petit récit à part, comme il en existe plusieurs sur le Roitelet.

² Les aigles, les lions, les serpents, les dragons qui se rencontrent fréquemment dans nos traditions populaires me semblent être autant d'arguments en faveur d'une origine asiatique.

— Ta vie est à moi ! lui dit-il alors.

— Je demande ma revanche, répondit le prince.

— Eh bien ! soit , à demain la revanche.

Le prince va trouver la sœur de l'Aigle, les larmes aux yeux, et lui conte tout.

— Me serez-vous fidèle, lui demanda-t-elle, et je vous ferai gagner ?

— Oui, je vous serai fidèle jusqu'à la mort.

— C'est bien ! Voici comment il faudra faire : j'ai là deux grandes vessies que je peindrai en noir, de manière à les faire ressembler à deux boules, puis je les mettrai parmi les boules de mon frère et, quand vous irez jouer, vous aurez soin de prendre vos boules le premier et de choisir les deux vessies. Quand vous leur direz : « Chèvre, élève-toi en l'air et vas en Égypte, il y a sept ans que tu es ici ! » elles s'élèveront en l'air aussitôt, si haut, si haut, qu'on ne pourra les voir. Mon frère s'imaginera que ce sera vous qui les aurez lancées si haut, et, ne pouvant en faire autant, il s'avouera vaincu.

Le prince se conforma à ces instructions et l'Aigle, n'y comprenant rien, s'avoua vaincu.

— Cela fait une partie à chacun de nous, dit-il ; demain nous jouerons à un autre jeu.

Le lendemain matin, l'Aigle prit un tonneau de cinq barriques, qu'il portait facilement sur le plat de la main (car il était homme ou aigle à volonté), puis il dit au prince de prendre un autre tonneau semblable, qu'il lui montra, pour aller à la fontaine puiser de l'eau à sa mère, pour faire sa cuisine. Mais le prince, conseillé par la sœur de l'Aigle, dit :

— Bah ! apportez-moi des pelles, des pioches et une bonne civière, et laissez-là vos tonneaux.

— Pourquoi faire ? demanda l'Aigle, étonné.

— Pour apporter la fontaine ici, à la porte de la cuisine, et nous n'aurons pas besoin de nous fatiguer à aller chercher de l'eau si loin.

— Quel gaillard ! pensa l'Aigle en lui-même.

Puis il dit : — Eh bien ! restez-là, j'irai, seul, prendre de l'eau à ma mère. — Ce qu'il fit, en effet.

Le lendemain, comme la vieille disait à son fils que ce qu'ils avaient de mieux à faire pour se débarrasser du prince, c'était de le tuer et de le manger, l'Aigle répondit qu'il avait été bien traité chez lui et qu'il ne voulait pas être si dur à son égard, mais que, du reste, il allait le soumettre à d'autres épreuves d'où il aurait bien de la peine à se tirer à son honneur. Et en effet, il dit au prince :

— Je veux bien vous donner ma sœur, mais il faut que vous la gagniez et que vous nous prouviez que vous êtes digne d'elle. Voilà une cognée de bois, pour abattre la grande avenue de chênes du château, et il faut que ce soit fait aujourd'hui pour le coucher du soleil.

— C'est bien, répondit le prince, ce sera fait.

Et il prit la cognée de bois et se rendit dans l'avenue, d'un air plus rassuré qu'il ne l'était en réalité. Heureusement pour lui que la sœur de l'Aigle, sous prétexte d'aller se promener dans l'avenue, vint à son secours et lui dit :

— Me serez-vous fidèle ?

— Oui, jusqu'à la mort ! répondit-il.

— Eh bien, ôtez votre veste, mettez-la sur les racines découvertes du vieux chêne que voilà, puis prenez votre cognée, frappez-en chaque arbre au tronc, et, à chaque coup, vous en abattrez un.

Le prince fit comme on lui avait dit, et il eut bientôt abattu tous les arbres de l'avenue, puis il revint tranquillement au château.

— Comment, est-ce déjà fait ? lui demanda l'Aigle, en le voyant revenir.

— Oui vraiment, répondit-il ; quand vous n'aurez pas de travaux plus difficiles que cela à me donner, ce sera vite fait.

L'Aigle courut à son avenue, et quand il vit tous ses beaux chênes à terre, il se mit à pleurer, puis il alla trouver sa mère et lui avoua qu'il ne pouvait plus lutter avec le prince et qu'il fallait lui donner sa sœur et les laisser partir. Le prince emmena donc avec lui la sœur de l'Aigle, qui était aussi une princesse d'une grande beauté, et prit avec elle la route de son pays. Quand ils arrivèrent dans la ville où demeurait son père, elle lui parla de la sorte :

— Nous nous séparerons, à présent, pour un temps, car nous ne pouvons encore nous marier. Mais restez-moi toujours fidèle, quoi qu'il arrive, et, lorsque le temps sera venu, vous me retrouverez. Voici une moitié de ma bague et une moitié de mon mouchoir ; prenez-les et ils vous serviront, au besoin, à me reconnaître.

Le prince parut désolé ; il prit la moitié de la bague et la moitié du mouchoir de la sœur de l'Aigle, et retourna seul au palais de son père, où l'on fut heureux de le voir revenir. Quant à la sœur de l'Aigle, elle se mit en condition chez un orfèvre de la ville, qui se trouvait être l'orfèvre de la cour.

Cependant le prince oublia vite sa fiancée. Il devint amoureux d'une belle princesse, venue à la cour de son père d'un royaume voisin, et le jour fut fixé pour leur mariage. On fit de grands préparatifs et de nombreuses invitations. L'orfèvre de la cour fut aussi invité, avec sa femme, et même la femme de chambre de celle-ci, c'est-à-dire la sœur de l'Aigle. Celle-ci se fit faire par son maître un petit coq et une petite poule d'or, et les emporta au palais, le jour des noces. Pendant le repas, elle se trouva être vis-à-vis des nouveaux mariés. Elle mit la moitié de son anneau, dont le prince avait l'autre moitié, à côté d'elle, sur la table. La nouvelle mariée la remarqua, et dit :

— J'en ai une toute semblable! — Son mari la lui avait donnée.

On rapprocha les deux moitiés l'une de l'autre et elles se rejoignirent, et voilà la bague entière. De même pour les deux moitiés de mouchoir. Tous ceux qui virent cela en furent étonnés. Le prince, seul, restait indifférent et semblait ne pas comprendre. Alors la sœur de l'Aigle mit sur la table son petit coq et sa petite poule d'or. Puis elle jeta un pois dans son assiette, et le coq le croqua aussitôt.

— Tu l'as encore avalé, glouton! lui dit la poule.

— Tais-toi, répondit le coq, le prochain sera pour toi.

— Oui, le fils du roi aussi me disait qu'il me serait fidèle jusqu'à la mort, quand il allait jouer aux boules avec mon frère l'Aigle.

Le nouveau marié dressa l'oreille. La sœur de l'Aigle jeta un second pois dans son assiette, et le coq le croqua encore.

— Tu l'as encore avalé, glouton! lui dit la poule.

— Tais-toi, ma poulette, le premier sera pour toi.

— Oui, le fils du roi me disait aussi qu'il me serait fidèle jusqu'à la mort, quand mon frère l'Aigle lui dit d'aller avec lui puiser de l'eau à la fontaine!

Tout le monde était étonné, et ouvrait de grands yeux. Le prince aussi était très-attentif. La servante de l'orfèvre jeta un troisième pois dans son assiette, et le coq le croqua, comme les deux autres.

— Tu l'as encore avalé, glouton! lui dit la poule.

— Tais-toi, ma poulette, le premier sera pour toi!

— Oui, le fils du roi aussi me disait qu'il me serait fidèle jusqu'à la mort, quand mon frère l'Aigle l'envoya abattre tous les chênes de sa grande avenue, avec une cognée de bois!

Le prince comprit enfin. Il se leva alors, et, se tournant vers son beau-père, il parla de cette façon :

— Beau-père, j'ai un conseil à vous demander. J'avais une petite clef d'or, la clef de mon trésor, et je la perdis. J'en fis faire une nouvelle, qui était aussi bien jolie. Mais je viens de retrouver la première, de sorte que j'en ai deux, à présent. De laquelle convient-il que je me serve, de l'ancienne ou de la nouvelle?

— Respect est toujours dû à ce qui est ancien, répondit le vieillard.

— Je pense aussi comme vous, reprit le prince : eh bien! j'ai aimé une autre avant votre fille; je l'avais perdue et je l'ai retrouvée : la voici!

Et il se leva et alla vers la servante de l'orfèvre, qui était la sœur de l'Aigle, et la prit par la main, au grand étonnement de tout le monde. L'autre fiancée, ainsi que son père, sa mère et ses parents et invités se retirèrent, peu satisfaits, on le comprend aisément; mais les festins, les jeux et les réjouissances de toute sorte n'en continuèrent pas moins, pour célébrer le mariage du prince avec la sœur de l'Aigle.

Il y a encore dans ce conte mélange de plusieurs fables, deux au moins, et probablement trois. La reconnaissance de la fin rappelle un peu celle de la légende allemande de Henri de Brunswick, surnommé le Lion, à cause du secours qu'il reçut de cet animal.

JANVIER ET FÉVRIER.

Une pauvre veuve avait deux fils, dont l'un s'appelait Janvier, et l'autre, Février. Janvier, afin d'alléger les charges de sa mère, se décida à voyager pour chercher condition. Il partit donc, promettant de revenir à la maison, dès qu'il aurait gagné un peu d'argent. Il arriva dans un château dont le seigneur le prit à son service aux conditions suivantes : il devait faire tout ce que lui diraient le maître et la maîtresse et leurs deux jeunes enfants, sans jamais se fâcher de rien, et, s'il remplissait bien ces conditions, il recevrait cent écus au bout de l'année; mais aussi s'il refusait d'obéir, en quoi que ce fût, ou s'il se fâchait, il serait renvoyé sans le sou, et de plus on lui enlèverait un ruban de peau rouge depuis le sommet de la tête jusqu'aux talons. L'année devait finir quand le coucou chanterait. Le seigneur, de son côté, s'engageait à se laisser enlever le même ruban de peau rouge, si lui-même il se fâchait. Janvier accepta. Trois cents francs! c'était toute une fortune pour lui, et comme sa mère serait heureuse, s'il pouvait les lui rapporter un jour!

On l'envoya, le premier jour, couper de l'ajonc sur une grande lande. Un grand chien l'accompagnait. Il se mit à l'ouvrage; mais, quand il se sentit fatigué, il voulut se reposer un peu et fumer une pipe. Dès qu'il s'arrêta, le chien lui montra les dents. Il lui fallut donc se remettre au travail, et laisser sa pipe. A midi, une servante vint, apportant deux écuelles pleines de soupe, l'une de pain blanc, pour le chien, et l'autre, de pain noir, pour Janvier. Cela lui parut étrange; il ne s'en plaignit pourtant pas. Il mangea sa soupe, puis il lui fallut se remettre à l'ouvrage, jusqu'au coucher du soleil. Alors le chien prit la route du château, et il le suivit. On lui donna encore de la soupe de pain noir, à souper. Pendant qu'il mangeait sa soupe, tout à coup les enfants se mirent à crier :

— J'ai envie de

— Allons! Janvier, dit alors la maîtresse, accompagnez les enfants dehors!

Et Janvier sortit avec les deux marmots. Quand il rentra, on avait fini de souper; il n'y avait plus rien sur la table; on avait tout serré.

— N'aurai-je pas aussi un peu de lard? demanda-t-il timidement.

— C'est trop tard, tout est serré! répondit la maîtresse.

— Triste souper, après une si rude journée de travail! murmura-t-il.